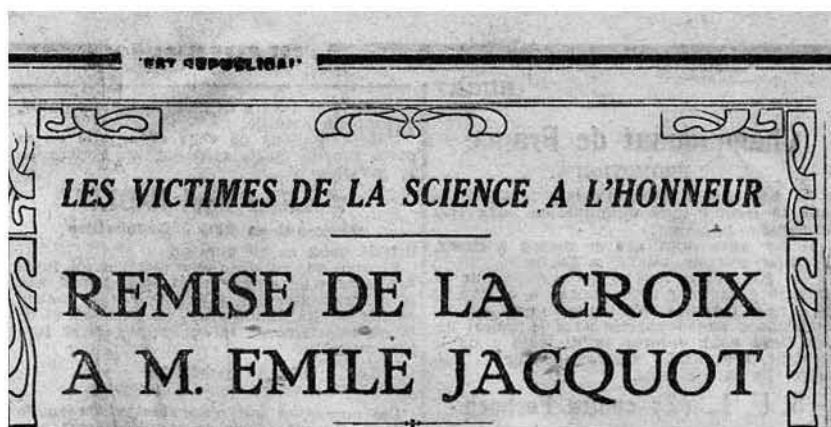


l'Est Républicain 16
Mars 1927



Une émouvante cérémonie a eu lieu hier après midi, à 17 heures, à l'Université de Nancy. M. le recteur Adam a remis, en présence d'une assistance considérable, la croix de chevalier de la Légion d'honneur à une victime de la radiologie, M. Emile Jacquot, mécanicien à la Faculté de pharmacie.

M. le recteur Adam présidait cette remise solennelle, ayant à ses côtés M. Jacquot, le doyen Bruntz et M. Donders, président de la section de pharmacie de l'Association générale des étudiants.

De nombreuses personnalités appartenant à l'Université, au monde médical et universitaire, étaient venues témoigner leur admiration et leur respect à M. Emile Jacquot. Il y avait notamment les doyens Spillmann et Petit ; les professeurs Grelot, Favrel, Lasseur, Seyot, Douris, Pastureau, de la Faculté de pharmacie ; MM. Pillot, Renard, Cordebard, Vernier, Gillot, chargé de cours ; Steimetz, chef de travaux, et le petit personnel de la Faculté. Noté encore les professeurs Lamy, Rosenthal, Lambert ; les docteurs Franck, Hanriot ; MM. Frayssé, proviseur du lycée Henri-Poincaré ; Olivier, secrétaire général de l'Université, etc.

M. le recteur Adam prit le premier la parole pour célébrer comme il convenait les mérites exceptionnels de M. Jacquot.

DISCOURS DE M. LE RECTEUR

« Vous n'avez reçu, dit le recteur, et je le dis à votre honneur, qu'une instruction primaire, mais vous vous étiez fait remarquer par votre intelligence et votre habileté manuelle. Aussi le professeur Guilloz, qui dès le lendemain de son agrégation, en 1895, se mit à l'étude des rayons Roentgen, vous prit à son service comme électricien pour la première installation de radiologie à notre Faculté de médecine. »

L'orateur signale ensuite les premiers accidents survenus à M. Jacquot. En juillet 1904, le mal terrible fait son apparition : il s'étendra depuis et, en 1912, on doit amputer l'annulaire.

Entré en 1909 à la Faculté de pharmacie, M. Jacquot exerça les fonctions périlleuses de mécanicien et d'électricien.

Vint la guerre de 1914. Bien que dégagé de toute obligation militaire, l'héroïque mécanicien demande au docteur Rohmer, médecin-chef de l'hôpital du lycée de garçons, d'assurer le service radiographique.

« Vous étiez aussi dévoué, sachant fort bien le danger que vous affrontiez de nouveau, n'étant pas entièrement guéri. En 1906, si vous mettiez votre héroïsme au service de la science, en 1914 ce fut au service de l'humanité.

« Pendant ces trois années de service les rayons occultes redoublent leurs attaques. En 1918 on ampute le médial ; en 1923 l'index et métacarpien. On craignait même longtemps pour le bras.

« Vous ne l'avez fait que par devoir, simplement, humblement. Les leçons se dégagent elles-mêmes d'une si belle cérémonie.

« Aujourd'hui, ce sont les professeurs et les étudiants, qui reçoivent une belle et grande leçon. »

M. Emile Jacquot reçut la médaille de vermeil des épidémies en 1916 ; la fondation Carnégie lui décerne une médaille d'argent en 1923. Aujourd'hui, c'est la Légion d'honneur qui vient récompenser cette victime de la science.

« Un traitement nouveau fait heureusement sentir depuis peu ses bons effets, ajoute l'orateur. Nous espérons, pour vous et pour nous, que votre état ira toujours en s'améliorant. »

Et le recteur de l'Université conclut sur cette émouvante péroraison : « Il est vrai que plus on se fait une haute idée du devoir, et plus on l'accomplit simplement. Et chaque matin vous reprenez votre tâche, toujours prêt à rendre service à tous nos professeurs, à tous nos étudiants, en leur apprenant à se servir de leurs doigts, vous qui n'avez plus tous les vôtres, mais que par un effet de rééducation avez su vous passer de ceux qui vous manquent, et, ce n'est pas le moindre de vos actes de courage. » (Vifs applaudissements.)

Le recteur de l'Université remet ensuite, tandis que l'assistance se lève, la croix de la Légion d'honneur à M. Jacquot. Minute impressionnante qui est suivie par une ovation prolongée.

DISCOURS DU DOYEN BRUNTZ

« Toutes les grandes découvertes, qui font la gloire des civilisations, ont été payées de lourds sacrifices humains. Et ce n'est pas une image trop osée que de comparer, comme on l'a fait maintes fois, la lutte pour la science à un véritable champ de bataille.

« Tous, chimistes, physiciens, biologistes, et les médecins peut-être plus que tous les autres, ont payé un lourd tribut à la maladie et à la mort, dans le but d'arracher ses secrets à la nature, d'asservir les forces occultes de cette dernière, et de les utiliser au mieux de nos intérêts et de nos insatiables besoins.

« A la Faculté de pharmacie, sans parler de Bleicher, à la haute conscience professionnelle, qui, victime du devoir, tombe sous les coups d'un fanatique, c'est Haller, l'orgueil d'une génération de chimistes, qui, dans son laboratoire, perd un œil près d'un appareil qui explose ; c'est, plus récemment encore, notre collègue M. le professeur Douris qui, au cours de la grande guerre, étant chargé d'étudier la préparation de nos gaz d'attaque et ne pouvant, pour des raisons techniques, mettre le masque, se voit maintenant rangé dans la phalange des nombreux « blessés du poumon ».

« A la Faculté de médecine, c'est Guilloz, qui, en 1895, dès la découverte des rayons Roentgen, s'emploie à rechercher les propriétés des mystérieuses radiations, à connaître les lois de leurs actions, à les utiliser en vue de l'établissement du diagnostic médical, et même, à les introduire dans l'arsenal thérapeutique.

« Durant sept années, vous avez été le fidèle collaborateur de Guilloz. Faire l'éloge du maître, c'est faire un peu le vôtre. Mais, si sur le champ de bataille de la science, Guilloz était comme un grand capitaine, à votre rang, vous, vous avez servi comme un simple soldat.

« Le savant confiné dans son laboratoire, est soutenu par sa foi et son idéal. Il est emporté par l'ardeur qu'il dépense sans compter, à la recherche de la vérité.

« Vous, le collaborateur modeste, vous ne connaissez rien du but à atteindre, et de l'expérience en cours, vous ne savez que le strict nécessaire permettant une réalisation pratique, mais vous ne travaillez pas moins avec zèle, courage et intelligence, sans vous préoccuper si la découverte qui va se faire, apporte un nouveau fleuron à la couronne d'un autre.

« Votre talent de mécanicien, de technicien, vous le prêtez sans marchand, à Guilloz. Vous faites, successivement, plusieurs installations, à l'hôpital civil, ainsi qu'au domicile particulier du maître. Après avoir construit et disposé les appareils, vous assistez le savant professeur et dévoué médecin, au cours de ses expériences et de ses examens de malades.

« L'action biologique des rayons X n'est pas connue. Vous vous exposez directement aux funestes radiations. C'est encore une expérience que vous faites tous deux, inconsciemment, sur vous-mêmes. Guilloz en meurt ; vous,

vous en souffrez dans votre chair et, aujourd'hui, vous êtes un glorieux mutilé.

« Vous êtes plus que cela, vous l'êtes encore une grande victime de notre état social. Un simple apprenti se blesse ; cet accident du travail, protégé par la loi, reçoit une juste indemnité correspondant à son incapacité de produire. La loi ne devrait-elle pas veiller avec une égale sollicitude sur le sort des travailleurs intellectuels et manuels ?

« Sans doute, sous la pression de la Confédération des travailleurs intellectuels, un ministre du travail, de l'hygiène et de la prévoyance sociale, a déposé, il y a quelques mois, sur le bureau de la Chambre des députés, un projet de loi étendant la législation sur les accidents du travail, au personnel médical des hôpitaux et établissements d'assistance et de bienfaisance publics et privés. Mais, combien de temps attendrons-nous la promulgation de cette loi, qui, venue à temps, aurait joué en votre faveur ? Et pourquoi ce projet de loi ne vise-t-il que les organisations charitables, et néglige-t-il, par exemple, les établissements d'enseignement ou de recherches scientifiques ?

« Personne ne peut se vanter d'avoir fait appel, en vain, à votre talent ou à votre obligeance. Au contraire, chacun et tous louent votre labeur, votre modestie, votre serviabilité et votre bonté. Mais ce sont là des qualités, ou des vertus, qui, cependant et heureusement, ne sont pas très rares. Vous deviez, un jour, vous élever au-dessus d'elles, bien haut, et avec un merveilleux stoïcisme, offrir, en un glorieux sacrifice, votre vie pour sauver celle de nos chers blessés. La scène n'eut d'autre témoin que moi.

« C'était au début de la grande guerre. Malgré la proximité du front et tous les dangers que couraient la ville et ses habitants, l'Université de Nancy restait ouverte. La Faculté de pharmacie ne devait pas être la seule à fermer ses portes ; mais elle ne comptait qu'un professeur, deux chefs de travaux et un préparateur non militaires.

« A la Faculté, nous avions donc bien besoin de vos services. Vous le saviez et vous êtes, néanmoins, venu demander la permission d'organiser et de conduire le service de radiologie de l'hôpital du lycée Poincaré, l'un des plus importants de la ville.

« En toute conscience, je devais faire ce que je fis : vous mettre en garde contre le mal incurable des rayons, la plus grande vulnérabilité de vos tissus irradiés (le terme d'anaphylaxie, dans

adieux (le terme eulaphrasie, dans ce cas, n'avait pas encore été prononcé, je crois), les inéluctables conséquences de la radiodermite et les inévitables amputations successives.

« Très simplement, très modestement, très courageusement, vous m'avez répondu que vous aviez parfaitement conscience du danger qui vous menaçait, et que votre grand désir était de faire ce que vous considériez comme un simple et strict devoir... Alors, vous êtes parti vous enrôler dans cette importante armée des civils, eux aussi, des « héros sans gloire », qui contribuèrent tous et de leur mieux à la défense de la patrie bien-aimée.

« Votre glorieux sacrifice ne vous a pas coûté la vie, comme on pouvait le craindre ; en revanche, il a sauvé, et vous seul pouviez le faire, combien de centaines de blessés et de malades. Et là encore, à l'hôpital de la Croix-Rouge, vous n'aviez pas le beau rôle. Vous n'étiez pas le chef du service, l'habile chirurgien qui, ses blessés sanglants sur les bras, les opère, les panse et les sauve ; mais vous étiez celui qui, dans l'ombre du laboratoire, dirige à coup sûr, la main du maître, localise le projectile, délimite l'étendue des lésions et renseigne sur les résultats de l'intervention opératoire.

« Avant-guerre, vous étiez une victime de la science ; après-guerre, vous êtes une victime de votre humanité. Gloire vous soit rendue. Après la Fondation Carnegie, qui vous a honoré d'une médaille d'argent, le gouvernement de la République vous a décerné l'ultime récompense : la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

« Je vous en félicite chaleureusement et cordialement, tant en mon nom qu'en celui du personnel de la Faculté. Laissez-moi encore vous dire combien nous partageons la joie et le bonheur de votre épouse, qui peut être fière de son mari, et de votre petite nièce, qui doit être bien contente de son papa adoptif. »

La vibrante allocution de M. le doyen Bruntz est vigoureusement applaudie.

DISCOURS DE M. DONDERS

Le président de la section de pharmacie, M. Donders, parle le dernier au nom des élèves de la Faculté. Il tient à dire les sentiments bien sincères des étudiants :

« Sentiments de respect, d'admiration et de gratitude. Respect et admiration, ce sont les sentiments que chacun de nous éprouve vis-à-vis de vous lorsqu'il vous voit pour la première fois, il voudrait dès l'abord vous les exprimer, mais vous l'accueillez avec une telle bienveillance, une telle cordialité, que, bientôt, il ne sait plus que dire : il ne sait plus que vous aimer. Vous avez mis votre bonté au service de votre modestie. Vous n'aimez pas que l'on vous obsède de félicitations, vous n'aimez pas que l'on exalte votre héroïsme, et l'étudiant, de peur de vous faire de la peine, n'ose plus vous parler de ses premiers sentiments qui, cependant, restent au fond de lui de plus en plus vifs. »

Puis M. Donders exalte les qualités professionnelles du nouveau décoré en termes fort élevés.

Et, parlant au nom des étudiants, le président de la section poursuit :

« Cette Faculté de pharmacie, que vous servez depuis si longtemps, je comprends qu'on l'aime jusqu'au dévouement le plus absolu, mais vous ne limitez pas à elle seule votre bonté et votre affection. Vous les étendez à tous ses étudiants. Les étudiants... Combien en est-il passé à la Faculté depuis trente-cinq ans ? Vous avez dû en voir, moralement du moins, de toutes les couleurs. Tous n'avaient pas certainement vos hautes qualités morales. Tous vous les avez accueillis avec la même sympathie, avec la même cordialité, avec la même bienveillance. Tous ont passé peut-être les meilleures heures de leurs années de Faculté, n'en déplaise à MM. les professeurs, dans votre atelier. Quel prétexte ne cherche-t-on pas pour pouvoir y pénétrer. J'en ai même connu qui ne se gênaient pas pour si peu et qui y entraient simplement pour vous dire bonjour. Toujours on vous y voit au travail, jamais on n'a l'impression de vous déranger. Vous ne savez pas être désagréable, même à l'égard des pires importuns... Vous ne savez qu'accomplir votre devoir, que vous doublez sans cesse : remplir votre service et rendre service.

« Ceux d'aujourd'hui connaissent la même bonne humeur, la même bonté cordiale que vous montriez à ceux d'avant-guerre. On voit simplement parfois votre pitié pour un peu plus gros. Il y a un peu plus de coton autour de vos blessures, il y a un peu plus de souffrance au fond de votre

être, il y a un peu plus de courage dans votre sourire...

« Quel est celui d'entre nous qui se sent capable d'un tel héroïsme dans l'accomplissement de son devoir quotidien et dans l'exercice de sa bonté ?

« C'est une magnifique leçon de vie que vous donnez ainsi, Monsieur Jacquot, aux jeunes étudiants de la Faculté de Pharmacie. Aucun d'eux, au sortir de cette Faculté ne peut oublier cette leçon, et chacun en se souvenant de vous se doit de se montrer dans la vie, digne de sa patrie, digne de la science et de la profession auxquelles il s'est voué, digne enfin de l'amitié que vous lui avez donnée. » (Applaudissements prolongés.)

Un superbe souvenir est ensuite remis à M. Jacquot, au nom des professeurs, étudiants et du personnel de la Faculté de Pharmacie, tandis qu'une étudiante apportait une corbeille de fleurs à Mme Jacquot et un souvenir à la nièce du récipiendaire.

Enfin, M. le recteur Adam offrit au héros de cette grande journée, une médaille commémorative au nom de l'Université de Nancy.

M. Emile Jacquot, très ému par les témoignages d'affection profonde et de vive reconnaissance qui venaient de lui être prodigués, remercia en quelques mots les orateurs qui avaient si hautement exalté son héroïsme.

Cette cérémonie prit fin ensuite, et l'assistance se retira, non sans avoir félicité M. Emile Jacquot, à qui nous renouvelons l'expression de nos sentiments de bien vive admiration.